

**Aristote atteste d'une influence d'Héraclite et de Parménide sur la philosophie de Platon, au début de sa *Métaphysique*, A, 6, 978 a29-b7 (traduction Tricot)**

« Dès sa jeunesse, Platon, étant d'abord devenu ami de Cratyle et familier avec les opinions d'Héraclite, selon lesquelles toutes les choses sensibles sont dans un flux perpétuel et ne peuvent être objet de science, demeura par la suite fidèle à cette doctrine. D'un autre côté, Socrate, dont les leçons portaient exclusivement sur les choses morales, et nullement sur la nature entière, avait pourtant, dans ce domaine, cherché l'universel et fixé, le premier, la pensée sur les définitions. Platon suivit son enseignement mais il fut amené à penser que cet universel devait exister dans des réalités d'un autre ordre que les êtres sensibles ; il ne peut exister, en effet, croyait-il, une définition commune des objets sensibles individuels, de ceux du moins qui sont en perpétuel changement. À de telles réalités, il donna alors le nom d'Idées, les choses sensibles étant distinctes d'elles et toutes dénommées d'après elles ; c'est en effet par participation qu'existe la réalité sensible, univoque à l'égard des idées. »

**Platon**

***Hippias majeur*, 288e-289b - Le mobilisme universel et éternel selon Héraclite ; une hypothèse relativiste.**

Hippias – Voici Socrate, ce que j'en pense : même un objet de ce genre<sup>1</sup>, quand il est bien fait, a sa beauté. Mais dans l'ensemble, on ne peut juger cette beauté aussi estimable que celle d'une jument, d'une vierge ou des autres choses réellement belles.

Socrate – Soit, je comprends alors, Hippias, que nous devons répondre à sa question de la manière suivante : « Tu méconnaissais, mon ami, la vérité de ce mot d'Héraclite, que le plus beau des singes est laid en comparaison d'une autre espèce, et tu oublies que la plus belle marmite est laide en comparaison de la race des vierges, au jugement du savant Hippias. » N'est-ce pas cela, Hippias ?

Hippias – Parfaitement, Socrate, tu as bien répondu.

Socrate – Écoute alors ce qu'il ne manquera pas de répliquer : « Mais quoi, Socrate ? La race des vierges comparée à celle des dieux, n'est-elle pas dans le même cas que celle des marmites comparée à celle des vierges ? La plus belle des vierges ne semblerait-elle pas laide en comparaison ? Cet Héraclite que tu invoques en ta faveur ne dit-il pas lui aussi que, par-rapport au dieu, le plus savant des hommes n'est qu'un singe en matière de savoir, de beauté comme de toutes les autres qualités ? » Devrons-nous accorder que la plus belle des vierges est laide en comparaison de la race des dieux ?

Hippias- Comment pourrait-on le contester, Socrate ?

**Cratyle 402a- Socrate formule la principale leçon de la doctrine d'Héraclite**

« Héraclite dit, n'est-ce pas ? que tout passe et rien ne demeure ; et, comparant les choses au courant d'un fleuve, il ajoute que tu ne saurais entrer deux fois dans le même fleuve. »

---

<sup>1</sup> Une marmite

**Théétète (l'objet du dialogue est la réfutation de la définition de la science comme sensation, défendue par Protagoras)**

**152c-152e – Socrate prive la thèse de Protagoras de son originalité en la reconduisant à la thèse ancienne du mobilisme universel.**

Socrate – Par les Grâces, était-ce donc un omniscient que ce Protagoras ? N'a-t-il donné que des énigmes à la foule et aux premiers venus que nous sommes, tandis qu'à ses disciplines, dans le mystère, il disait la vérité ?

Théétète – Que veux-tu dire, Socrate ?

Socrate – Je vais te le dire et ce n'est certes point une thèse banale : rien n'est un en soi et par soi ; il n'existe rien que l'on pourrait nommer ou qualifier à juste titre. Si tu dis d'une chose qu'elle est grande, elle apparaîtra aussi bien petite ; et ainsi de suite pour toutes choses, car aucune chose n'est une, ni une chose déterminée, ni non plus identique. C'est du transport, du mouvement et du mélange mutuel que naissent toutes choses dont nous disons à tort qu'elles sont (car rien n'est jamais mais tout devient toujours). À l'exception de Parménide, tous les savants sont parvenus d'un même mouvement à cette conclusion : qu'il s'agisse de Protagoras, d'Héraclite et d'Empédocle, ou, parmi les poètes, de ceux qui sont les sommets des deux genres de la poésie, Épicharme pour la comédie et Homère pour la tragédie. Quand ce dernier parle de l'« Océan, père des dieux, et leur mère Thétys », il affirme que toutes les choses sont nées du flux et du mouvement. N'est-ce pas, à ton avis, ce qu'il veut dire ?

Théétète – C'est ce qu'il me semble.

**156a-157c – Socrate présente la thèse mobiliste dans sa version savante.**

Socrate – Il est des gens beaucoup plus délicats, de qui je vais t'exposer les mystères. Leur principe, qui du reste est aussi celui dont dépendent toutes les doctrines dont nous venons de parler, est le suivant : l'univers est mouvement et n'est rien d'autre que cela. Ce mouvement est de deux sortes, l'une ayant une puissance de produire et l'autre de pâtir, et chacune compte à son tour un nombre illimité de cas. De leur rencontre et de leur frottement naissent, en nombre illimité, des rejetons qui vont par couple : un senti et une sensation (qui éclôt et se développe toujours en même temps que le senti). Par ailleurs, ces sensations ont des noms pour nous, tels que visions, auditions et olfactions, froidures et ardeurs, plaisirs et peines, désirs et craintes, pour ne nommer que celles-ci. Car celles qui sont dépourvues de nom sont en nombre illimité, alors que celles qui sont nommées sont déjà innombrables. Quant au genre du senti, il adjoint à chaque sensation un jumeau : les couleurs aux visions (et une couleur pour chaque vision), les sons aux auditions (de la même manière), et de même, pour toutes les autres sensations, tous les autres sentis qui leur sont liés par naissance. Quelle est donc, Théétète, la signification de ce mythe, relativement à ce qui a été affirmé auparavant ? T'en fais-tu quelque idée ?

Théétète – Aucune, Socrate.

### Platon et Héraclite. Extraits.

Socrate – Vois donc si nous pourrions le conduire à son terme. Le sens en est donc que toutes ces choses, comme on l’a dit, sont en mouvement. Or, il y a vitesse et lenteur dans ces mouvements. Tant que le mouvement est lent, c’est sur place et par rapport aux choses qui sont dans leur voisinage immédiat qu’il a lieu. Et c’est ainsi qu’il engendre des rejetons ; mais les choses ainsi engendrées sont plus rapides, car elles sont transportées et ce transport est leur mouvement naturel. C’est par exemple le cas lorsqu’un œil et l’un quelconque des objets qui lui sont appropriés entrent en rapport, et qu’ils engendrent la blancheur et la sensation qui lui correspond naturellement ; et la rencontre de l’œil et de cet objet n’aurait pas pu engendrer d’autres rejetons que ces deux-là. Lors de cette rencontre et dans l’espace intermédiaire, par l’effet du transport qui affecte aussi bien la vision provenant des yeux que la blancheur issue de ce qui contribue à engendrer la couleur, l’œil est devenu rempli de vision ; il voit dès lors, et dès lors, il est devenu, non pas une vision, mais un œil qui voit. Quant à ce qui est né avec la couleur, il s’est rempli de blancheur ; il n’est pas devenu blancheur mais blanc. Que ce soit du bois blanc, de la pierre blanche ou quoi que ce soit dont la teinte est susceptible de se colorer de cette couleur. Et il en va ainsi pour toutes choses. Du sec, du chaud, et de toutes choses, car c’est de la même manière qu’il faut le concevoir : comme on l’a déjà dit, aucune chose n’est ce qu’elle est par elle-même mais toutes naissent de rencontres mutuelles et tiennent leur diversité du mouvement. Ils disent en effet qu’il est même impossible de penser que l’agent, aussi bien que le patient du reste, puisse être immuablement une seule et même chose. Car rien ne saurait être agent avant d’avoir rencontré un patient, ou d’être patient avant d’avoir rencontré un agent ; et ce qui est agent lors de telle rencontre se retrouve patient à l’occasion d’une autre. La conclusion de tout cela est celle que, dès le début, nous formulions : rien n’est un en soi, mais tout ne ne fait toujours que devenir par rapport à autre chose, et le verbe « être » doit être entièrement supprimé, même si, par habitude ou par ignorance, l’usage vient à l’instant comme en de nombreuses occasions de s’en imposer à nous. Ainsi, et conformément à l’enseignement des savants, il ne faut pas accepter de laisser dire qu’il y a « quelque chose », ni qu’une qualité est « à quelqu’un » ou « à moi », ni « ceci » ou « cela » ou l’un quelconque des termes qui suggéreraient une forme de stabilité. On doit au contraire se servir de termes conformes à la nature des choses qui « sont en train de devenir », qui « se font », qui « se détruisent » ou qui « s’altèrent », car le discours qui confèrerait de la stabilité aux choses s’exposerait à une réfutation facile. C’est donc ainsi qu’il convient de parler aussi bien lorsqu’on évoque une partie qu’un assemblage de parties, comme c’est le cas par exemple de ces assemblages qu’on appelle « homme », « pierre » ou tel autre vivant ou espèce. Sont-ce là, Théétète, des propos qui te semblent plaisants et que tu pourrais te réjouir de goûter ?